

Allemand

1 - Johann Wolfgang von Goethe, West-östlicher Divan. Hrsg. Hans J. Weitz, Insel Verlag (Insel-Tb. 75), environ 12 euros.

On sera attentif au rapport qui s'établit entre les poèmes et les *Noten und Abhandlungen*. On dégagera l'originalité esthétique du recueil, en relation avec le contexte de la dernière période de l'œuvre de Goethe, en s'intéressant notamment au dialogue des cultures, des styles et des genres, et à la diversité des approches (art, histoire, religion, sciences, philosophie...).

Il est conseillé aux candidats de consulter une édition critique. On pourra se reporter à : Johann Wolfgang von Goethe, *Werke*, Hamburger Ausgabe in 14 Bänden, Bd. 2 : *Gedichte und Epen II*, et à Goethe : *West-östlicher Divan*, hrsg. von Michael Knaupp, Reclam (Studienausgabe), environ 16 euros.

2 - Le deuxième Reich allemand sous Guillaume II, du départ de Bismarck au début de la Première Guerre mondiale (1890-1914)

Textes de référence : *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellungen*, Band 8. Kaiserreich und Erster Weltkrieg 1871-1918, hrsg. von Rüdiger vom Bruch und Björn Hofmeister, Reclam UB 17008, environ 11 euros.

Textes d'explication : textes postérieurs à 1890, de la rubrique 4 à la rubrique 13 (incluse).

N.B. - Il ne sera pas demandé de commentaire de tableau, mais les éléments qui y figurent seront censés être connus).

Seront prises en considération aussi bien la politique intérieure que la politique étrangère (y compris dans sa dimension coloniale). On n'en négligera pas les aspects économique et financier, sociologique et démographique. L'étude de la société allemande inclura à la fois sa dimension conservatrice et les mutations et contestations qu'elle connaît. Le rôle des Églises ne sera pas négligé, tout comme celui des savants, des intellectuels et des artistes. La préparation de l'opinion à la guerre fera également l'objet d'une étude (les réflexions sur une guerre préventive ainsi que la crise de

juillet, le vote des crédits de guerre et l'"esprit d'août" 1914 constitueront le terminus ad quem).

Certaines questions ne feront pas, en tant que telles, l'objet de sujets ni d'interrogations, mais seront réputées connues, ainsi la constitution, l'époque bismarckienne (et tout particulièrement la période de coexistence Bismarck-Guillaume II, 1888-1890), ou l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918).

3 - Thomas Mann, *Doktor Faustus*. *Das Leben des deutschen Tonsetzers Adrian Leverkühn, erzählt von einem Freunde*, Fischer Verlag, environ 13 euros.

On s'attachera au traitement du mythe faustien chez Thomas Mann, aux interrogations sur l'"âme allemande" et sur la destinée du peuple allemand, ainsi qu'au statut de l'artiste. On accordera un intérêt particulier à l'écriture romanesque dans cette œuvre.

Anglais

1 - Littérature

- William Shakespeare. *A Midsummer Night's Dream*, Oxford, Oxford University Press, paperback, éd. Peter Holland, 1998.

(N.B. - L'édition New Penguin Shakespeare, éd. Stanley Wells sera utilisée à l'oral).

- Jonathan Swift, *Gulliver's Travels* (1726), Oxford University Press, Oxford World's Classics, paperback, éd. Paul Turner, 1998.

- William Faulkner, *The Sound and the Fury* (1929). A Norton Critical Edition, 2nd edition, edited by David Minter. New York & London : W.W. Norton & Company, 1994.

2 - Civilisation

- Henry Louis Mencken, *A Mencken Chrestomathy*. New York, Alfred Knopf, 1949 ; Vintage Books (reprint 1982).

Henry Louis Mencken (1880-1956), - "HLM" - a exercé pendant une vingtaine d'années une sorte de magistère intellectuel aux États-Unis. C'est comme éditorialiste du *Baltimore Sun*, puis comme critique littéraire de la revue new-yorkaise *The Smart Set* qu'il accède à la notoriété dès les années 1910. Ne s'éloignant

jamais de Baltimore, sa ville natale, il parvient au faite de la gloire dans les années 1920, au moment où il dirige *The American Mercury*. Satiriste, prosateur vigoureux et polémique, linguiste (il laisse une importante étude sur la langue américaine), Mencken s'en prend à tout ce qui bouge, ou ne bouge pas, dans la société américaine de son temps : le Sud, la Nouvelle-Angleterre, le système éducatif, la religion, les hommes et les mœurs politiques, l'opinion publique (cette "booboisie" qu'il méprise), le journalisme, les femmes, le cinéma, le jazz, la Prohibition. Ce "cultural critic" qui est fier de ses racines allemandes - il fait connaître Nietzsche au public américain - n'est intimidé par aucun tabou et ne dédaigne pas les excès de plume. Mais Mencken s'adapte difficilement au New Deal, et ses provocations, en pleine crise économique, choquent l'opinion. Après Pearl Harbor, il observe l'engagement de son pays dans la seconde guerre mondiale avec un détachement hostile. Son heure est alors passée. En 1948, Mencken compose soigneusement cette anthologie par laquelle il se rappelle au bon souvenir d'un public qui l'a momentanément oublié. D'une étonnante liberté d'esprit et de ton, d'un humour féroce, d'une culture large, les écrits de Mencken renvoient à une pratique journalistique dont on chercherait en vain l'équivalent dans le paysage médiatique américain d'aujourd'hui.

On considèrera donc cet ensemble comme autant de documents d'histoire culturelle des États-Unis. En rétablissant le contexte et les références des interventions non conformistes et roboratives de "HLM", en évaluant sa contribution aux débats de son époque, on s'efforcera de dégager le portrait en creux d'une grande puissance toute neuve en mutation rapide. On prendra en compte les dimensions culturelles, politiques et sociales de cette mutation, telle qu'elle a été enregistrée, dénoncée ou combattue par Mencken, témoin impitoyable d'une crise de croissance.

- La "relation spéciale" Royaume-Uni/États-Unis, entre mythe et réalité (1945-1990)

Unis par une langue commune, partageant dans une large mesure, la même culture, confrontés

l'un au déclin de son influence mondiale, l'autre à l'expansion de ses responsabilités internationales, les deux pays ont, semble-t-il, trouvé dans la convergence de leurs intérêts, l'instrument d'une solidarité implicite à laquelle Churchill a donné le nom de "relation spéciale". Cette relation, qui s'affirme de façon visible - et parfois vivement ressentie par leurs partenaires - dans la gestion des relations extérieures des deux pays, paraît toutefois échapper à toute définition trop rigide et relever, outre d'une sentimentalité diffuse exprimée par les opinions publiques à des degrés divers selon le pays et l'époque considérés, de rapports de confiance exceptionnels entre certaines élites accoutumées à travailler ensemble.

C'est, à l'évidence, au cours de la Guerre froide que cette relation qui s'est fortifiée au cours de la seconde guerre mondiale, a pris sa pleine consistance. La période délimitée par l'arrivée à la Présidence de Harry Truman (avril 1945) et le retrait de Margaret Thatcher (novembre 1990) semble se prêter tout particulièrement à une observation fructueuse de l'évolution de cette relation.

L'étude de la question mérite d'être conduite à quatre niveaux.

1) Le plan stratégique et diplomatique

C'est l'aspect le plus important de la question. Cette dimension trouve ses racines dans la fraternité des armes de la seconde guerre mondiale et l'élaboration commune d'un projet d'organisation internationale fondé sur les idéaux démocratiques et la coopération entre États (Charte de l'Atlantique, 1941). Elle se concrétise par la présence de nombreuses bases et autres importantes installations militaires américaines sur le territoire britannique.

La production, le concept d'emploi et le contrôle de l'arme nucléaire sont au cœur des relations, souvent difficiles entre les deux pays jusqu'à l'accord de Nassau (1962) et l'échec du projet de Force multilatérale. Déjà sensibles pendant toute la phase de genèse du programme nucléaire (projet Manhattan), les tensions s'intensifient pendant les premières années d'après-guerre qui voient s'instaurer un

contrôle sans partage de l'information relative au nucléaire par l'administration américaine (loi McMahon, 1946) jusqu'à la relance de la coopération militaire atomique entre les deux pays en particulier après la crise de Suez et le lancement du Spoutnik soviétique.

Une fois amorcée la décélération de la course aux armements (accord SALT I, 1972), la question du contrôle des armements conventionnels et de la réduction des arsenaux nucléaires ne verra pas toujours les deux alliés alignés sur la même position.

En arrière-plan se pose la question de la participation américaine à la défense de l'Europe (OTAN) à laquelle répondent les tentatives, plus ou moins fructueuses, des européens pour mettre en place un système défensif qui leur soit propre (CED, UEO).

Plus généralement, la question de l'intégration européenne et le rôle que le Royaume-Uni pourrait jouer dans cette construction font souvent l'objet d'interprétations divergentes, voire contradictoires, à Londres et à Washington, notamment lors de la phase de gestation de l'entreprise. Puis, à partir des années 60, le problème devient pour Londres de concilier la préservation de la "relation spéciale" avec sa quête d'un rôle dans le processus d'intégration déjà en train au sein de l'Europe continentale.

Sur la plupart des grands dossiers internationaux de la période on observe une identité de vues d'autant plus étroite entre les responsables des deux pays qu'ils poursuivent une coopération exceptionnelle en matière de collecte et d'échange de renseignements. On n'en relève pas moins d'importantes divergences qui ont eu pour cadre le Moyen-Orient : la crise iranienne au début des années cinquante (jusqu'à l'arrivée de l'administration Eisenhower), l'affaire de Suez en 1956 qui laissera d'importantes séquelles mais débouche paradoxalement sur ce qui est peut-être la période la plus intense de la relation spéciale. D'autres crises majeures seront l'occasion d'observer certaines failles dans cette alliance réputée indéfectible : politique à

l'égard de l'URSS (à certaines périodes), intervention américaine à la Grenade, unification allemande.

(N.B. - On n'attendra pas des candidats une connaissance détaillée des opérations militaires).

2) La dimension économique et financière
La négociation du prêt américain relevant le prêt-bail, l'aide américaine au titre du Plan Marshall, ont eu un impact important sur les relations entre les deux pays, tout comme le soutien des États-Unis et des organisations financières internationales lors des difficultés économiques que connaît le Royaume-Uni au cours de la période (crise de la livre de la deuxième moitié des années 60 et crise budgétaire de 1976 notamment). La question des investissements directs n'est pas négligeable, pas plus que celle de l'identité des théories économiques et monétaires qui ont prévalu dans les deux pays à l'époque de Reagan et Thatcher.

3) Les relations entre les hommes

Elles constituent une dimension moins perceptible mais tout aussi capitale de la question.

Relations entre les dirigeants politiques, les tandems ou couples célèbres : Churchill/Truman et plus tard Eisenhower ; Macmillan/Eisenhower puis JFK, Reagan/Thatcher. D'autres tandems ont connu des relations plus complexes ou plus orageuses : Dulles/Eden ; Wilson/Johnson ; Heath/Nixon.

Relations entre les responsables diplomatiques et militaires, notamment dans le domaine de la communauté du renseignement dont le rôle sera capital lors de la guerre des Malouines.

4) La réaction des opinions publiques

Les Américains sont-ils toujours perçus comme les cousins d'Outre-Atlantique et comme les alliés privilégiés ? Assiste-t-on, au contraire, à la banalisation de cette relation dans la perception qu'en ont les opinions publiques des deux pays ? On s'interrogera sur l'image de chacun des deux pays et de leur politique dans l'opinion publique de l'autre.